

Le départ

Dimanche 7 avril 2002, 9 heures du matin, Sahara-Occidental, Maroc.

Comme cinq cent quatre-vingt-douze autres concurrents, hommes et femmes venus du monde entier, j'attends derrière la banderole que soit donné le départ de la 17^e édition du Marathon des Sables. Sur mon dos, mon sac contenant un duvet, une gamelle, quelques affaires de rechange, une fusée de détresse... et ma nourriture pour les sept jours de course, soit un poids d'environ sept kilos.

Pour chacun de nous, être présent sur cette ligne de départ représente déjà une victoire. Pour cela, nous avons couru des centaines de kilomètres à l'entraînement, parfois de nuit, parfois sous la pluie, parfois sous le soleil, parfois sous la neige, nous avons envoyé des dizaines de dossiers de sponsoring afin d'essayer de trouver le mécène qui pourrait nous aider à réaliser notre rêve, nous avons passé des soirées entières à choisir et préparer notre matériel. Tout cela à concilier avec une vie professionnelle parfois très prenante, et la vie familiale.

9 h 05, Patrick Bauer le directeur de course et créateur de cette épreuve n'est toujours pas en vue. Nous commençons tous à nous impatienter car cela fait plusieurs mois que nous attendons ce moment. La musique diffusée par les haut-

parleurs ne suffit pas à calmer notre envie de nous élancer à travers l'étendue désertique qui nous fait face. Nous piétons sur place pour essayer de nous décontracter.

Pour ma part, c'est la deuxième fois que je participe à cette épreuve. J'ai déjà couru le Marathon des Sables l'année dernière et j'en suis revenu tellement enchanté, aussi bien par la beauté des paysages traversés, que par le défi humain que cela représente, et par les liens particuliers qui se créent entre les concurrents, que j'ai souhaité y participer de nouveau, avec si possible, un groupe d'amis pour pouvoir former une équipe. J'ai assez rapidement trouvé cinq personnes pour se joindre à moi mais, pour différentes raisons (blessures, contraintes professionnelles...) ces personnes se sont désistées les unes après les autres. N'aimant pas renoncer lorsque j'ai quelque chose en tête, je décidais de maintenir mon engagement pour cette année même si cela signifiait que je devais partir, et courir, encore en individuel. Je ne savais pas, lorsque j'ai envoyé mon bulletin d'inscription au mois de décembre 2001, que j'allais participer à une des plus dures, voire à la plus dure, édition de cette course qui restera certainement gravée dans l'esprit de tous les participants et membres de l'organisation, ni que j'allais avoir la chance de partager ma tente avec sept autres concurrents qui deviendront, pour certains, de véritables amis au sens fort du mot.

9 h 10, Patrick Bauer fait son apparition. Il monte sur le toit d'un 4 x 4 stationné près de la ligne de départ et nous explique au micro que le départ est retardé de quelques minutes. Nous attendons le gouverneur de la province de Zagora, province d'où est donné le départ, qui doit nous faire l'honneur de sa présence pour cette première étape.

Pour essayer de faire baisser la tension que je sens monter en moi, j'échange quelques mots avec Myriam, une concurrente qui dort dans la même tente que moi. Nous évoquons la découverte faite par un autre concurrent de notre tente ce matin. Vers 6 heures, alors qu'il commençait à ranger ses affaires, il a découvert, sous son sac, un scorpion jaune écrasé, animal dont la piqûre peut être mortelle. Cela nous sert d'avertissement, et nous rappelle qu'il y a certaines règles de base à respecter dans ce milieu hostile. Ce scorpion aurait pu s'introduire dans une chaussure pendant la nuit et en piquer le propriétaire au petit matin. Dorénavant, je secouerais mes chaussures tous les matins avant de les mettre !

Pour ce premier départ, je me suis placé en fin de peloton. Je sais, par expérience que la piste est longue jusqu'à la ligne d'arrivée finale et que cela ne sert à rien de s'affoler lors des premières étapes. Ainsi placé, je ne risque pas de me faire entraîner sur un faux rythme. Le désert est suffisamment grand pour que je puisse doubler sans problème les concurrents qui pourraient se montrer moins rapides que moi sur cette étape.

Je me sens nerveux et fébrile. Je ne sais que faire de mes mains. Je n'arrête pas de desserrer les sangles de mon sac, ajuster mon short, resserrer les sangles de mon sac, vérifier que mon dossard est bien accroché, desserrer à nouveau les sangles de mon sac...

Je m'aperçois en me baissant pour vérifier le laçage de mes chaussures, que les bouchons des deux bidons d'eau que j'ai accrochés sur les sangles de mon sac, ne sont pas étanches et que de l'eau, élément vital dans le désert, s'en échappe. Je retire rapidement mon sac et fouille à l'intérieur à la recherche de ma trousse de premiers soins. Je mets

facilement la main dessus, ce qui démontre, si besoin est, qu'il vaut mieux avoir un sac bien rangé. J'improvise une réparation de fortune en entourant les pas de vis de mes bouchons avec du sparadrap. Cette réparation tiendra jusqu'à l'arrivée et me donnera entière satisfaction.

9 h 15, toujours pas de gouverneur en vue. Patrick Bauer en profite pour nous donner les recommandations d'usage avant chaque étape : « Pensez à contrôler régulièrement votre cap, protégez-vous la tête afin d'éviter une insolation, n'hésitez pas à faire appel aux docteurs qui sont présents à chaque point de contrôle, restez groupés en cas de tempête de sable... »

Aujourd'hui, je fête mon trente-cinquième anniversaire. Existe-t-il une meilleure façon, pour un passionné de course à pied et de voyage comme moi, de fêter son anniversaire ? J'en doute. Ce matin, mes sept compagnons de tente m'ont chanté au réveil le traditionnel « happy birthday to you ». Je sais que je n'aurai pas ce soir de gâteau d'anniversaire décoré par trente-cinq bougies pour fêter l'événement, et que je devrai me contenter de ma ration de nourriture lyophilisée, mais ce n'est pas grave, ma joie d'être ici est telle que cela me paraît secondaire.

9 h 20, le gouverneur fait son apparition. Après un discours de bienvenue au Maroc et plus particulièrement dans sa province, il propose de faire circuler des assiettes contenant des dattes en guise de cadeau. Nous sommes tellement impatients de prendre le départ que les dattes ne rencontrent aucun succès. Six jours plus tard, nous serons prêts à faire la queue une demi-heure pour une canette de soda !

Une hirondelle passe en rase-mottes au-dessus de nous. Est-ce un signe de pluie proche ? Le ciel est dégagé et la

température d'environ 35 °C. On ne veut pas croire qu'il puisse pleuvoir, même si la région a subi la semaine dernière ses premières pluies depuis quatre ans.

Patrick Bauer donne l'autorisation à l'hélicoptère transportant quelques journalistes de décoller.

La tension monte. L'hélicoptère, dont le bruit a fait fuir l'hirondelle, soulève, en nous survolant, un nuage de sable qui nous enveloppe.

9 h 30, le départ du 17^e Marathon des Sables est enfin donné...